

# « Nous sommes là pour être vendus »

Le photographe Samuel Gratacap a rencontré des migrants « parqués » au centre de détention de Zaouïa, en Libye. Paroles de ces « otages » à la merci des trafiquants



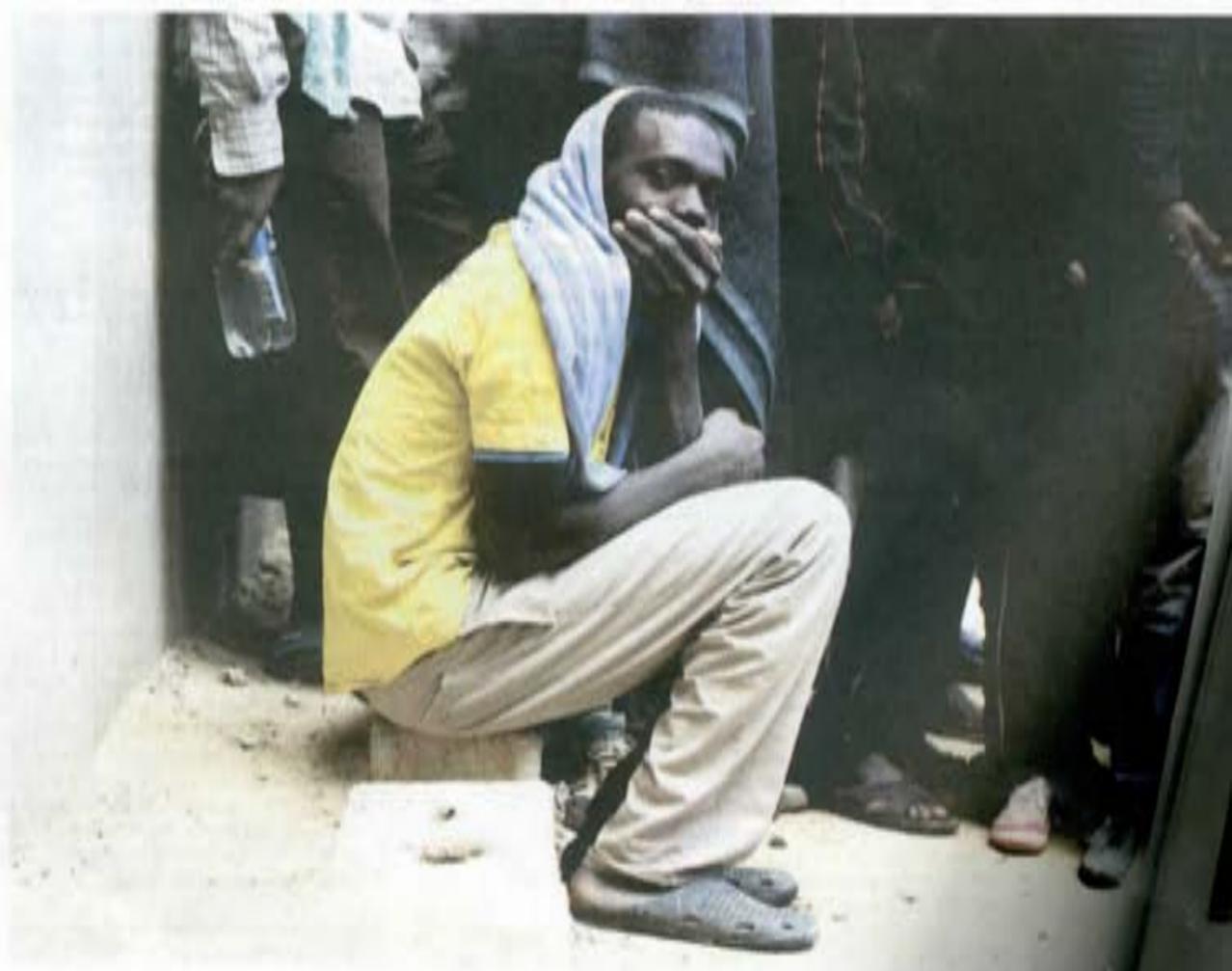
**I**ls sont comme des ballots humains, embarqués, transbordés, débarqués, rackettés, détenus, refoulés. Souvent, ils meurent, aspirés par la houle de la Méditerranée. Pour les dizaines de milliers d'Africains subsahariens qui s'élancent chaque année vers la forteresse Europe, l'espoir d'une vie meilleure finit la plupart du temps en cauchemar.

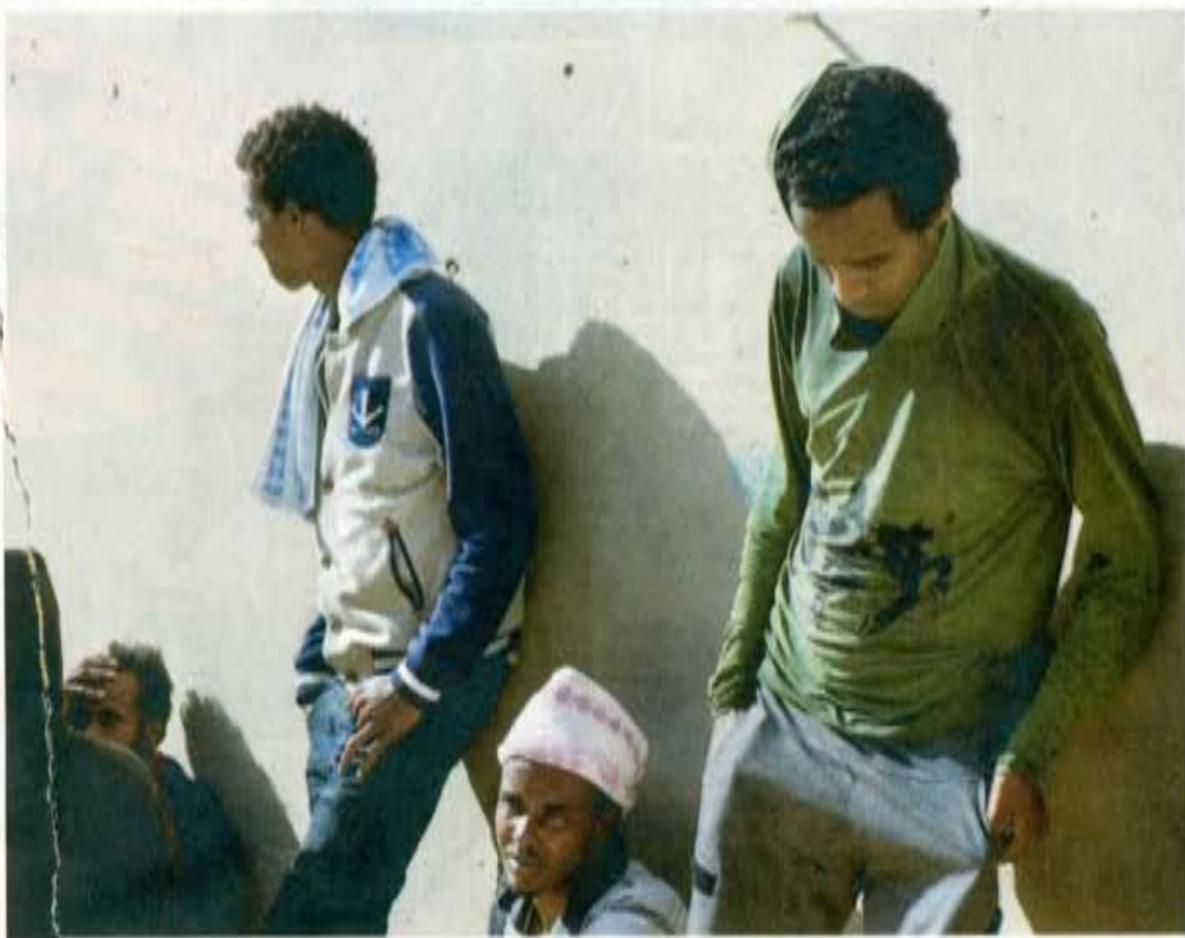
Ils sont pourtant prêts à braver tous les périls pour arriver jusqu'en Libye, dernière étape avant l'Italie, si proche. En 2014, ils étaient 170 000 à débarquer ainsi sur la Péninsule, soit quatre fois plus qu'en 2013. Principale raison de cette explosion : le chaos libyen, où prospèrent tous les trafics.

Depuis le début 2015, le flux a gardé la même intensité. Mais une rupture s'est produite : le nombre de noyés en mer s'est envolé. A la date du 7 mai, le bilan mortel était (avec 1 829 noyés) neuf fois supérieur à la période correspondante de 2014. La Méditerranée, cimetière marin des rêveurs d'Europe.

Cette tragique équipée migratoire est devenue une industrie cynique, avec ses petits passeurs et ses gros caïds, ses réseaux et ses profits. Parce qu'il faut faire des économies, on jette les migrants sur des rafiots promis à un naufrage certain. Et sur les côtes libyennes, ils sont des otages en puissance. Les trafiquants les parquent dans des cabanes après les avoir dépouillés, les autorités les arrêtent pour montrer à l'Europe qu'elles agissent, et ainsi faire oublier leurs connivences occultes. Ils croupissent de longs mois dans des centres décrépis sans savoir ce qui les attend. Et ils témoignent à qui veut bien les écouter de leur rêve fracassé. ■

FREDERIC BOBIN  
(TUNIS, CORRESPONDANT)





« Nous, tout ce qu'on veut, c'est rentrer au pays, c'est tout ce qu'on veut parce qu'ils nous ont fatigués ici, on ne mange pas, on ne boit pas, on ne dort pas. Nous avons tout perdu : notre argent, nos passeports. Il y a des personnes qui sont là depuis plus de six mois, sept mois, d'autres quatre mois... ils n'ont pas de contact avec leurs parents. Nos familles ne savent pas si nous sommes vivants ou morts. Il y a des gens qui se sont fait arrêter dans les foyers, d'autres dans la rue, ils ont perdu leur travail, tout ça, on a tout perdu. Certains ont perdu 4 000 à 5 000 dinars, les économies. Nous voulons rentrer au pays. »

**« Mon nom est Roland, je suis nigérian.**

Nous sommes venus ici pour travailler, moi et mes amis.

Tu peux voir, je porte encore mes habits de travail.

La police nous a arrêtés sur la route.

Nous ne sommes pas venus pour faire

la traversée ou autre, nous sommes ici

pour travailler. Je suis laveur de voitures,

c'est ce que je suis.

Je ne sais plus quoi faire. Tout

mon argent, mon téléphone...

tout ! Ils m'ont tout pris, je suis debout,

mais je n'ai plus rien. Nous n'avons aucun

contact, mon téléphone, tout ! Ils ont

tout pris. Regarde, tu peux me voir,

je suis debout devant toi. »



**« Ici, les autorités nous accusent de vouloir partir sur l'eau,**

alors que c'est faux, d'autres sont pris au foyer,

aux appartements, d'autres sont pris

dans la rue, comme moi, je suis pris

dans la rue. Il y a des gens

qui sont tombés malades, morts,

plus de trois morts ici, un homme est sorti

d'ici, la semaine dernière, il vomissait

du sang. Est-ce que je me fais

comprendre ? »



**« Les vrais passeurs pour aller sur l'eau, ce sont eux.**

Ils disent aux Européens qu'ils nous ont attrapés sur la mer alors que c'est faux ! Ils sont en train de nous vendre. Ce sont eux qui gèrent la prison

et qui organisent les départs pour aller en Italie, ils sont propriétaires d'appartements au bord de l'eau,

ils recueillent des gens dans les *connection houses*. La connexion, ce sont eux, ils font ça entre eux,

c'est leur business. Nous sommes là pour être vendus, certains à presque 1 000 dinars.

Nous mangeons en très petites quantités.

Quand vous venez, les journalistes, ils font semblant, c'est organisé. »